

APPEL EN ABSENCE

© 2023 Éditions Nathan, SEJER,
92 avenue de France, 75013 Paris

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées
à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 de 17 mai 2011.

ISBN : 978-2-09-501344-8
Dépôt légal : février 2023

CATHY Y TAK

**APPEL
EN ABSENCE**

*Alors je t'ai tendu la main
Et tu me l'as mordu si fort
Que j'en ai oublié la mort*

Jacques Higelin, *Le courage de vivre*

T'aimes pas le téléphone. T'en as un, d'accord, mais t'aimes pas. Quand on le sait, on s'y fait. Mais là, Benjamin, t'abuses.

Je t'ai déjà laissé au moins dix textos. Je t'ai appelé trois fois. Un œil sur mon smartphone, un autre sur mon ordinateur et sur la télé. J'ai des yeux partout, et partout ça hurle au chaos. Avec ou sans image, avec ou sans le son.

Un train qui déraile, putain. Un train qui déraile. À toute allure dans une courbe, le long d'un mur. Filmé depuis des caméras de surveillance. #Trainquideraile#Finielavie.

Fallait que tu sois dedans ? Fallait vraiment que tu sois dedans ?

Réponds-moi, merde...

Depuis que tu vas dans ton école hôtelière, c'est le train que tu prends tous les vendredis soir pour rentrer, le temps du week-end.

À 19 heures, t'arrives chez ta mère. Tu dînes avec elle et ton frère. Une heure et demie plus tard tu sonnes chez moi, dans la maison d'à côté. On se retrouve, et le week-end commence enfin. On a une semaine de silence à combler, toi et moi.

Mais là, aujourd'hui, dis-moi que t'es monté dans un autre train, un qui part plus tard. Un qui arrivera plus tard. Voilà, c'est ça. Alors arrête de déconner, c'est pas drôle. T'es pas parti, donc t'as du réseau, donc tu peux m'appeler. Et si tu m'appelles pas, c'est que...

Suite au déraillement d'un train à quelques kilomètres de la petite gare de Moissy-Bourgeron, le trafic est totalement interrompu sur la ligne Nantes –...

Totalement interrompu, ils disent. To-ta-le-ment interrompu.

T'as déjà senti ça, dans ta vie ? La vague glacée sur tes bras, tes jambes, ton ventre, tu sens le froid qui monte, ton sang se fige, tu ne peux plus respirer, et c'est si froid que ça te brûle les chairs en dedans ? Et ça fait si mal que tu ne peux même plus crier, hurler, ou gémir ? T'as plus rien à toi, ni larmes ni colère ni dégoût, qu'une seringue de douleur qui s'enfonce dans tes veines.

Moi, ça m'est arrivé une fois dans le métro, à Paris.

Je me souviens, je suis encore gamin, et c'est la première fois que je le prends. Mes parents s'apprêtent à monter dans la rame et je les suis. Seulement, au dernier moment, je me retourne pour regarder une affiche sur les murs, avec des dragons dessus. Super bien dessinés. Tout plein de couleurs. Immenses. Juste le temps que les portes du métro se referment avec mes parents dedans et moi ailleurs, subjugué par les dragons. Puis, sans transition, moi tout seul sur le quai. J'ai quatre ou cinq ans. L'impact d'un iceberg sur mon corps d'enfant. Je crie pas. Je pleure pas. J'ouvre la bouche, je sens le froid et je reste pétrifié. C'est une femme sur le quai qui hurle pour moi, au niveau de la cabine du conducteur. Les portes se rouvrent. Mes parents se précipitent vers moi. Ma mère en larmes me prend dans ses bras en répétant mon prénom « Lucas, Lucas, Lucas, Lucas ». Je me souviens de ça, surtout : du goût salé de ses larmes, de mon prénom en boucle. Et du visage ravagé de mon père.

Et moi, rien.

Ni sanglot ni chagrin. Rien que le froid en dedans.

Après, je n'ai plus parlé pendant trois ou quatre jours.

Nous attendons un premier bilan de cette catastrophe ferroviaire sans précédent.

Et si t'avais pris le train d'avant ? Non, pas possible non plus. Tu quittes le lycée à 16 h 30. Le temps de sauter dans un tramway pour rejoindre la gare... Trop juste. Et si ta

dernière heure de cours avait été annulée ? Je ne connais personne dans ton bahut qui pourrait me renseigner. Je pianote sur mon clavier. Accueil de l'école hôtelière : en semaine de 8 heures à 17 heures.

Trop tard.

Il y aurait bien Anaïs... Ça lui arrive d'aller te chercher à la gare le vendredi soir. Je crois qu'elle a envie de sortir avec toi. Toi non, mais tu l'aimes bien quand même. C'est une vieille copine du collège, une fille sympa.

Ne pas lui montrer qu'on s'inquiète. Rester neutre dans ses formulations. Texto sur la pointe des pieds.

Salut Anaïs, t'as des nouvelles de Benjamin ?

Sa réponse, immédiate :

Je pense aller le chercher au train qui arrive à 18 h 33. Quelque chose à lui dire ?

Non.

Rien à te dire.

Le train de 18 h 33 en provenance de Nantes s'est arrêté définitivement quelques kilomètres avant la gare de Moissy-Bourgeron et n'arrivera jamais à destination. Anaïs ne le sait pas encore.

Je n'ai pas le courage de lui annoncer la nouvelle. Trop lâche.

Le choc a été d'une extrême violence, et selon les premières informations, le bilan risque d'être très lourd.

Qu'est-ce que ça veut dire, *le bilan risque d'être très lourd* ?

On est nés la même année, le même mois, dans la même ville, tous les deux. On est allé à la crèche ensemble, à la maternelle ensemble, à l'école ensemble, on a même redoublé notre sixième ensemble. On a toujours habité l'un à côté de l'autre... Et puis t'es parti pour Nantes en septembre dernier, dans ton école hôtelière. Moi, je n'ai pas bougé. Du collège au lycée, il n'y a que la rue à traverser. T'es entré en internat, et depuis on ne se voit plus que le week-end. Tous les week-ends.

Même depuis Léa. Léa et les autres. Léa au-dessus des autres.

« T'as vu cette fille ? » Tout le monde la voyait, cette fille, au collège. Tout le monde. Elle nous regardait. Elle nous snobait. On la suivait des yeux. Elle le savait, elle nous cherchait. On la trouvait tellement... Elle a occupé nos têtes des nuits entières. Et pas que nos têtes. Elle nous a tous dépu-celés, dans nos rêves. Nos mains s'agitaient sous nos draps en pensant à elle. Léa, Léa, si tu me prenais dans tes bras...

Tu me disais : « Tu verras, Lucas, un jour j'la niquerai, cette meuf... »

Et puis brusquement, c'était à la fin des vacances d'été, elle a choisi le mec qui lui plaisait. Et c'était pas toi, Benjamin. Ni Alexis ni Sofian. C'était moi.

Tu ne t'es pas montré jaloux, alors respect. T'étais même plutôt content pour moi. Admiratif, sans doute...

Merde, Benjamin, dis-moi que t'es pas dans ce train, que t'es pas dans ces deux premières voitures de ce putain de train qui a déraillé près de la gare de Moissy-Bourgeron... Je ne sais même pas où elle se trouve, cette gare.

Quand je pense à tout ce que je t'ai raconté... Quelle connerie ! Ma première nuit d'amour avec Léa, qui ne s'est d'ailleurs pas passée la nuit mais un après-midi, dans l'appartement de ses parents absents, et dans son lit à elle. Tu te souviens ? Je t'ai fait rire avec mon histoire de préservatif enfilé à l'envers. J'avais l'air d'un con, et Léa rigolait, nue, ses cuisses ouvertes sur le lit. Je n'étais pas le premier pour elle, évidemment, mais elle l'était pour moi et je n'en menais pas large.

Tu m'as demandé des détails, je te les ai donnés. Une fois, deux fois...

Depuis, c'est devenu une habitude. Le week-end, on va jouer au foot, on traîne avec les copains et, dès qu'on se retrouve tous les deux, je te raconte ma vie sexuelle avec Léa. Ma dose de détails, ta dose de rêve. Ça t'excite de m'écouter te parler d'elle. Tu ne me le dis pas, mais je le sais. Parfois, ça me trouble quand je t'explique mon sexe dans le sien. T'as jamais fait l'amour avec une fille, toi, alors

j'essaie de te raconter ce qu'on ressent... Sa façon particulière de s'agripper à moi pour jouir, le bout de ses seins qui durcissent sous ma langue.

Tu veux des détails, toujours. Et je te les donne. Enfin, je te les donnais parce que...

Des détails de films pornos.

Il faudra beaucoup de temps aux pompiers pour parvenir à désincarcérer les victimes, coincées dans ce qui n'est plus qu'un amas de tôles.

Des corps enchevêtrés, éventrés, déchiquetés, démembrés. Sans vie.

C'était quand, déjà ? Dimanche dernier... Tu courrais devant moi, sur le sentier près de chez nous. Tu portais un short moulant, malgré le froid, bien serré sur tes cuisses de champion de cross. Un mètre quatre-vingt-sept de muscles. S'il avait fait plus chaud, tu aurais pu plonger dans la rivière, deux mètres en contrebas. Une force de la nature, dirait mon père, sans doute pour se consoler d'avoir un fils aussi « chétif » que moi. Ce à quoi ma mère rétorquerait sûrement d'un ton pincé : Ton fils n'est pas chétif, mon chéri, il est mince et élancé (merci maman).

Mais dis-moi, Benjamin, à quoi peuvent servir tes muscles de champion et ton corps d'athlète quand un monstre de ferraille déraile sans raison pour se payer un mur à la vitesse de 220 kilomètres à l'heure ?

Envie de vomir. Mal aux yeux à force de fixer l'ordinateur, le téléphone, à force d'essayer de ne plus penser à ce que je regarde pourtant jusqu'à l'overdose : les mêmes premières images, les premiers mots, les premiers morts, les familles, les journalistes accourus, les caméramans, les sirènes, la cacophonie des médias, tout le monde veut voir, veut y être, veut savoir.

Et moi aussi, je veux savoir où tu es, ce que tu fais, et pourquoi t'appelles pas.

Un numéro vert va être mis à la disposition du public, et s'affichera à l'écran d'ici quelques minutes.

Je ne parviens pas à me lever. Je ferme les yeux. Secs. Un hurlement coincé dans la gorge. D'imaginer, d'un coup, ce qui va se passer si...

Un jour, Léa m'a dit : Tu peux pas le lâcher un peu, ton copain ? Vous êtes pédés, ou quoi ?

Je lui ai répondu : « Hein ? Mais n'importe quoi ! Lui, c'est comme s'il était de ma famille. Tu coucherais avec quelqu'un de ta famille, toi ? Moi non. Et si j'étais gay, je ne serais pas avec toi, je serais avec un mec. Et peut-être qu'avec un mec, il se passerait plus de choses qu'avec toi !

Je ne te l'ai pas raconté, ça. Parce que...

C'est trop tard... Non, Benjamin, dis-moi que c'est pas trop tard pour te dire la vérité. Je voulais tout te dire, je te jure, crois-moi ! Ça fait des semaines que je me dis : le

week-end prochain, je lui dis la vérité, et puis je lui raconte mon rêve, et puis on parle, on parle en vrai. Je lui dis tout. Je te dis tout. Je te dis...

Je ne sais pas par quoi j'aurais commencé. Léa, ou bien mon rêve.

Je me sens trop nul.

Texte de Sofian : T'as des nouvelles ?

Coup de téléphone d'Anaïs : « Je viens d'apprendre le déroulement. Pourquoi tu m'as rien dit, t'es con ou quoi ? Si ça se trouve, il est mort... »

Ta mère : Savez-vous si mon fils a bien pris son train, ce soir ?

Léa : T'es au courant ?

Pauline : Tu sais où est Benjamin ?

Non, non, non... je sais rien.

Je sais pas où tu es, ni ce que tu fais, ni pourquoi t'appelles pas, ni moi ni personne. On est tous englués, pétrifiés, suspendus à des nouvelles qui ne viennent pas. Les questions tournent, identiques, dans une frénésie d'appels et de textos inutiles, autour de toi et des raisons de ton silence.

Il suffirait que t'allumes ton téléphone, Benjamin, c'est quand même pas compliqué ! Je n'arrive pas à comprendre. C'est pas possible que tu ne sois pas au courant ! Ton téléphone, c'est un vieux truc pourri, d'accord. Mais quand même, forcément t'as eu l'info. Tu dois bien t'imaginer ce

qui se passe, maintenant, ici, chez toi, chez tes copains, dans ta famille.

Tu dois te douter qu'on est tous morts d'inquiétude.

Ah... merde ! Tu vois ce que je viens de penser ? MORT d'inquiétude... C'est débile, comme expression. Parce qu'on ne meurt pas d'inquiétude. On devient fou d'inquiétude. Et je suis en train de devenir fou. Comme tous ceux qui te connaissent et qui savent que le vendredi, tu prends ce putain de train en gare de Nantes et que...

Chaque fois qu'un bip retentit, chaque fois que mon écran de portable s'allume, j'ai le cœur qui s'arrache dans la poitrine et je sursaute. Ça va être toi, ton nom qui va s'inscrire : Benjamin, Benjamin. Mais, évidemment, ce n'est pas toi.

Un bip, encore.

« Votre opérateur vous informe que vous pouvez changer de forfait cette semaine avec une réduction de 20 % et que vous bénéficiez d'une séance de cinéma gratuite le mardi, avec la personne de votre choix »

Merde ! Font chier. J'ai envie de jeter mon téléphone par terre et de le piétiner.

Le film qui passe, en ce moment, devant mes yeux, je ne l'ai pas choisi, et on ne le verra jamais ensemble. T'adores les films catastrophes, pourtant. Tu peux même t'en farcir plusieurs d'affilée. Avant la séance, on s'achète de gigantesques cornets de pop-corn. Au milieu du film, t'as déjà

mangé l'intégralité du tien et les trois quarts du mien parce que, moi, les pop-corn, je trouve ça assez dégueulasse. Le film est à peine achevé, tu me dis : « Et si on allait voir *The winter final* ? C'est pas trop tard pour la séance de... »

T'es quand même du genre boulimique, parfois.

Mais pour *L'Hiver final*, cette fois, c'est trop tard, trop tard. Pour tout, c'est trop tard... Benjamin...

Ça me bouffe de partout. Si seulement je pouvais crier, hurler, pleurer. Si seulement j'avais la force de me lever au lieu de regarder ces images, de lire ces infos répétitives jusqu'à la nausée. Le bilan s'alourdit, le bilan... lourd, très lourd. Comme nos paupières sont lourdes, on nous endort, on nous noie dans l'info qui n'en est pas. Je m'en fous de savoir si la machine avait des freins neufs ou pas, je m'en fous que le Premier ministre ait interrompu ses vacances pour se rendre sur place, je m'en fous de...

Selon les propos du capitaine des pompiers et après les premiers constats sur place, il n'y a probablement aucun survivant dans la voiture de tête.

L'horreur distillée, du poison létal à petite dose.

Probablement... Il pèse combien de milligrammes d'espoir, ce *probablement* ?

Et la ronde des textos continue, par vague. Ça s'arrête un moment pour reprendre de plus belle :

Ton frère : Toujours rien ?

Puis Sofian m'appelle et me demande : T'aurais pas le numéro de Lilou ?

Lilou ?

Mon cœur s'arrête de battre. Lilou ? Tu m'as toujours tout dit de ta vie disons... *amoureuse*, et je suis toujours le premier à tout savoir sur toi. Si je te raconte ma vie sexuelle avec Léa, toi tu ne me caches rien de tes fantasmes, et t'en as de sacrées réserves. Tu flashes sur des filles impossibles, belles et lisses comme des images de magazine, ou qui ne sont déjà plus libres du tout, trop jeunes ou trop vieilles. Des mirages.

T'es plutôt beau gosse malgré un reste d'acné sur le front, mais tu manques parfois de subtilité avec les filles. Tu leur cours après, tu veux les inviter tout de suite chez toi (enfin, chez ta mère), elles te voient venir à des kilomètres. Du genre mec trop pressé. Tu te prends des râtaux avec désinvolture. Tu dis en haussant les épaules : « Si c'est pas elle, ce sera une autre ». Surtout, tu répètes à qui veut l'entendre : « Moi, je veux pas tomber amoureux, parce que l'amour, c'est nul. Y'a que la baise qui compte dans la vie ». Et si quelqu'un s'offusque en t'entendant parler de cette façon, tu laisses tomber : « Allez, je blague, c'est de l'humour. »

Et ça te fait marrer, toi. Les autres, parfois moins. T'as seize ans, t'as jamais fait l'amour avec une fille et tu t'en fous. On dirait même que t'évites celles à qui tu plais vraiment,

comme Anaïs. Au fond, t'es peut-être juste timide, derrière ton assurance affichée, ta frime et tes grands gestes. Alors... Lilou...

D'un seul coup, ça me revient. Lilou, la fille sur papier glacé !

T'avais découpé sa photo dans la brochure de présentation de ton école, et tu nous as tannés tout un week-end avec. On voyait cette fille en uniforme, yeux verts, cheveux châtain clair rassemblés en chignon très serré sur le dessus de la tête, posant devant la table dressée d'un restaurant de luxe. Le genre de fille élégante, sophistiquée et inaccessible dont tu raffoles, et que tu fais souvent fuir en courant. Tu nous as expliqué qu'elle était en dernière année à l'école hôtelière, que tu la voyais tous les midis, que tu ne lui avais pas encore adressé la parole, mais que t'avais un ticket avec elle. On s'est bien foutu de toi. T'as fini par en rire avec nous de bon cœur, et t'es passé à autre chose. J'avais oublié qu'elle s'appelait Lilou.

Avec Sofian, on a fini par glousser tous les deux, en y repensant. Et puis il y a eu un grand silence entre nous, et on a raccroché un peu gênés en se promettant de se donner des nouvelles dès qu'on en aurait. J'avais envie de chialer.

Les premières victimes ont été dégagées par les équipes de secours, tandis que des ambulances emportent les blessés vers l'hôpital de...

Parfois, les mots ne veulent plus rien dire. Les premières victimes...

Tu montes toujours dans la voiture de tête, parce que tu n'aimes pas piétiner au milieu d'une foule de voyageurs empruntés. Et tu t'arranges pour descendre le premier, toujours le premier.

Alors... là aussi... on va te sortir le premier ? C'est ça ?

C'est... pas possible. Pas possible. Pas possible.

Benjamin... ça fait même pas six mois que t'es entré dans ton école... C'était ton but, ton rêve. En quatrième, nous, on n'avait aucune idée de ce qu'on voulait faire plus tard. Mais toi, déjà, tu nous gavais avec ça. Tu disais : « Dès que j'aurai mon diplôme en poche, je me casserai à Londres quelques années, et après je reviendrai en France et j'ouvrirai un restaurant, et je l'appellerai *Le Big Ben*. »

T'as toujours aimé les jeux de mots pourris. Ça te faisait marrer. Mais ton rêve était si fort que tu nous as tous entraînés dedans, et on s'est pris au jeu. Moi, Léa, Alexis, Sofian, Anaïs, Pauline et les autres...

Au début, c'était flou, on n'y connaissait rien. Et puis t'as quitté le collège et t'es parti à Nantes, et ton rêve est devenu réalité.

Après, pendant les week-ends, tu nous parlais du travail en cuisine, de l'adrénaline qui monte quand c'est « le coup de feu ». C'est quoi ça, le « coup de feu » ? Lorsque Alexis

t'a posé la question, je me souviens de la manière dont tu lui as répondu, très pro : « Le moment où toutes les commandes arrivent en même temps. Faut que ça aille vite, ça s'active, ça gueule, ça se bouscule parfois un peu, mais faut que ça marche. C'est ça, la cuisine, mon pote. »

Plus tard, quand on s'est retrouvés tous les deux, tu m'as confié : « Tu sais, Lucas... Sans me vanter, je me débrouille super bien. Je suis rapide, énergique, et ça me plaît. Tu verras, un jour, je serai le roi de la restauration, et j'aurai toutes les filles à mes pieds. »

T'étais tellement dedans, alors je nous y voyais déjà... Toi à la tête de ton restau, et moi comme client privilégié. J'y allais avec Léa. Tu venais nous voir dans la salle, après le repas, et devant tout le monde tu nous demandais : « Ça s'est bien passé les amoureux, vous avez aimé ? »

J'étais fier, et Léa si belle... Tu partais dans un de tes grands rires et...

Oh non, merde, ton rire...

Quand tu ris, on dirait que ça te secoue des pieds à la tête. Au collège, quand je racontais une connerie, tu te mettais à rire tout fort et c'était énorme. Je me mettais à rire à mon tour et je ne pouvais plus m'arrêter jusqu'à en pleurer. Au final, c'était souvent moi qui me faisais virer de la classe, va savoir pourquoi.

Maintenant t'es plus là pour rire avec moi pendant les cours.

Je sais, c'est idiot ce que je vais dire, mais je pensais qu'à notre âge, on ne pouvait pas mourir. Bon, évidemment que je sais qu'on peut, et encore plus depuis l'histoire avec Pauline, mais au fond...

Tu te souviens, je te disais : « Sans toi, elle serait peut-être morte. »

Et tu me répondais : « Mais non, tu rigoles ! »

Toi, t'avais eu ton heure de gloire, parce que tu t'étais jeté à l'eau pour la sauver. Moi, j'étais resté sur le bord de la rivière, paralysé par la trouille. Tu te souviens de ses cris ? Elle t'appelait à l'aide, hurlait qu'elle se noyait. T'avais pas hésité une seconde, même si on était en février. T'avais enlevé ton blouson, plongé dans l'eau glacée, et remonté Pauline sur les berges pendant que j'appelais les pompiers. Allongée dans l'herbe, elle suffoquait en murmurant qu'elle avait cru mourir, et te fixait des yeux. Tu venais de lui sauver la vie. Quand les pompiers sont arrivés, elle s'était déjà remise debout, un peu chancelante. J'avais passé ma veste sur ses épaules. Elle gelottait dans ses vêtements trempés. Ils l'ont raccompagnée chez elle et un médecin est venu l'examiner.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais les parents de Pauline ont demandé l'ouverture d'une enquête pour savoir ce qui s'était passé. Pauline répétait que c'était un accident, qu'elle courait le long de la berge et qu'elle avait glissé, mais ses

parents n'y croyaient pas. Ils disaient : « On a l'impression que tu ne nous dis pas tout. Il s'est passé quelque chose, on veut savoir ce qui s'est *réellement* passé. »

Et les seuls témoins, c'était nous. Toi et moi. Aux policiers, j'ai dit la vérité : « Je rentrais chez moi, après les cours, en longeant la rivière. Pauline est arrivée super vite dans mon dos et m'a doublé, et je l'ai perdue de vue tout de suite après le virage. Ensuite, j'ai entendu le bruit d'un corps qui tombe à l'eau et des appels au secours. Benjamin a surgi derrière moi, en courant, et il s'est jeté sans hésiter dans les remous. »

Même version de ton côté. En sortant du commissariat, tu m'as raconté que t'avais failli pouffer de rire lorsque, un peu nerveux, t'as déclaré : « *j'ai plongé pour la sauter* », alors que tu voulais dire « *j'ai sauté pour la sauver* ». Par chance, le flic qui prenait ta déposition n'a pas relevé. Il t'a demandé si Pauline savait nager, et tu as répondu que oui, mais qu'elle avait paniqué, que les berges sont mal entretenues à cet endroit, qu'il faisait nuit, que l'eau était très froide, et le courant assez fort...

On a signé chacun notre déposition, et ils nous ont laissés partir.

Il n'y avait rien d'autre à ajouter. Surtout pas ce qu'on a tu, tous les trois, sans même s'être concertés. Le fou rire de Pauline, juste avant de glisser par mégarde. Ni tes cris

d'orang-outan, lorsque tu la poursuivais sur le chemin qui longe la rivière, quelques minutes plus tôt, pour déconner. Ça n'avait sans doute aucune importance, mais ça écornait un peu ton image de grand sauveteur... parce que, au fond, c'était quand même un peu de ta faute si elle s'était pris le bouillon.

L'affaire a été classée sans suite. On n'en a jamais reparlé. J'ai envie de vomir.

Je t'ai jamais dit combien tu comptais dans ma vie, tellement t'y étais, dans ma vie, depuis toujours.

Ça va si vite, un train qui déraile. T'as peut-être même pas eu le temps de comprendre ce qui se passait. La douleur et la peur n'ont peut-être pas eu le temps de t'atteindre. Juste la vie qui s'est arrêtée, entravée, d'un coup. Ta vie à toi...

Un jour, tu m'as dit : « Moi, mourir, je m'en fous, du moment que ça aille vite et que je me rende compte de rien. »

Alors, si c'est le cas, c'est déjà ça.

Simplement, tu ne sais pas ce que c'est que de rester vivant, à ce moment-là. La douleur que ça creuse dans la tête, dans le corps, dans le cœur.

Tout ce qu'on ne s'est pas dit. Tout ce que je ne t'ai pas dit...

Je sais, c'est nul. Mais je m'en veux de t'avoir menti.

Attention, les images qui vont suivre peuvent être choquantes, elles viennent d'être tournées par nos reporters présents sur place...

– *Présents sur place !* Mais quelle horreur ! Comment peut-on être sur place sans être présent ?

La voix de ma tante m'a fait sursauter. C'est une vieille toquée de langue française. Plus émue par une faute de grammaire que par des images de catastrophe ferroviaire... Ma mère a dû la mettre au courant. Je me retourne. Elle me regarde avec insistance, elle attend que je parle. Alors je lui balance tout : l'attente, ton silence. Ta mort...

Elle lève la main et m'arrête aussitôt :

– Quelqu'un t'a dit qu'il était mort ?

Je lui explique que tu voyages toujours dans la voiture de tête et que...

Elle insiste :

– Tu en es sûr ?

Sur l'écran défilent les mêmes images : le train qui rate un virage, se paye un mur et déraile, les ambulances, les premiers corps sous des couvertures dorées. Vertige, nausée.

La voix de ma tante se fait plus forte :

– Arrête ça tout de suite ! Éteins cet écran, et écoute-moi.

J'obéis. L'écran devient noir. Un drôle de silence s'écrase dans la pièce. Ma tante reprend la parole, en martelant ses mots :

– Qui te dit que Benjamin a pris ce train ? Qui te dit qu’il était dans la première voiture ? L’habitude ? Mais les habitudes changent parfois pour un rien. Qui te dit qu’il n’a pas tout bêtement raté son train, ton copain, ou perdu son téléphone ? Ou glissé sur une crotte de chien ? Qui te dit qu’en ce moment précis, il s’intéresse à ce qui se passe dans le monde ou dans les gares ? Et qui te dit qu’il n’a pas choisi d’aider les pompiers dans leur travail, parce qu’il a son brevet de secouriste et peut se rendre utile ? Alors, écoute-moi bien : tant que tu n’as pas la preuve de la mort de Benjamin, c’est qu’il est vivant. Tu m’entends, Lucas ? Vivant. Et arrête de regarder ces images en boucle, il y a de quoi se foutre en l’air tellement c’est déprimant. Parce que, oui, il y a eu des morts dans ce train. Et tous les jours, toutes les minutes il y a des gens qui perdent la vie de manière violente et injuste, dans des guerres, un attentat, un meurtre ou un stupide accident de voiture...

Je triture toujours mon mouchoir en papier. Je n’en peux plus, je lâche :

– Tu peux pas comprendre... Je l’ai vu mort.

Elle fronce les sourcils :

– Qu’est-ce que tu racontes ?

J’ai bien été obligé de lui expliquer mon rêve. Enfin, une partie de ce rêve dont je voulais te parler depuis des semaines, sans trouver le courage de le faire. Il m’obsède, ce rêve. J’y pense tout le temps.

– J’étais avec ma copine, Léa. On chahutait avec Benjamin près de la rivière, et puis... Voilà... Il était tard, on marchait près du bord, et Léa est tombée à l’eau. Benjamin riait, moi aussi. Léa appelait au secours. Benjamin ne bougeait pas. On la voyait s’agripper à des arbustes et tenter de remonter sur la berge. Je m’énervais contre Benjamin : Aide-la, merde, elle va se noyer ! Puis tout devenait flou et je ne comprenais plus ce qui se passait. D’un seul coup, dans mon rêve, Léa se retrouvait sur la berge, saine et sauve, et c’est lui, Benjamin, qui était dans l’eau, à sa place. Je me moquais de lui, Léa au creux de mes bras. Il faisait de grands gestes, on rigolait de plus belle. La lune éclairait la scène. Sa tête a disparu un instant de la surface, avant de réapparaître. Il suffoquait et il m’appelait : Lucas ! J’ai une jambe coincée, j’arrive pas à... Il buvait la tasse. Je disais à Léa qu’il se foutait de nous, que c’était des conneries. Et puis, d’un seul coup, on n’a plus rien entendu, et la peur nous est tombée dessus. On s’est levé, Léa et moi, on a couru et on a vu... On a vu son corps, coincé dans des branchages, au milieu de la rivière, ballotté, le visage tourné vers le fond. Il y a eu une espèce de tourbillon et son corps s’est retourné. Il nous fixait de ses yeux grands ouverts et vitreux. Alors Léa s’est mise à hurler, et moi avec elle... Et je me suis réveillé à ce moment-là, dans mon lit, en sueur. J’avais du mal à reprendre pied. Je t’ai envoyé un texto pour te demander si

tout allait bien. Et c'est seulement quand tu m'as répondu que j'ai réussi à passer à autre chose.

Ma tante me tend un kleenex. Celui que j'avais entre les mains est en charpie.

Je reprends :

– Il est mort, et je n'ai...

Ma tante me coupe la parole et me dit qu'il ne faut pas tout mélanger. Un rêve, c'est un rêve. La réalité, c'est la réalité. Bien sûr, la réalité peut nourrir un rêve... D'ailleurs, ça n'est pas arrivé à une de vos copines, l'année dernière ? Mais l'inverse n'est pas vrai, et les rêves prémonitoires n'existent pas.

Elle insiste :

« Tant que tu n'es pas sûr que Benjamin est mort, c'est qu'il est vivant. L'info qui nous parvient en quasi simultané n'est pas toujours bonne à prendre. Avant, les nouvelles, bonnes ou mauvaises, mettaient des jours à arriver à destination. »

Je hausse les épaules. Qu'est-ce que ça change ?

– Qu'est-ce que ça change ?

Ma tante s'énerve un peu :

– Mais si tu n'avais pas ouvert ton ordinateur, ton téléphone, ta télé, est-ce que tu serais en train de t'inquiéter ? Sûrement pas ! T'attendrais tranquillement que ton copain vienne te chercher pour passer la soirée avec toi, comme tous les vendredis soir. Tu comprends ce que je veux dire ?

J'ai acquiescé, d'un signe de la tête.

Ma tante est repartie comme elle était venue... Tu la connais... Avec elle, tout semble si facile... C'est vrai, sur le moment, ça m'a fait du bien d'entendre ça, relativiser un peu, repousser le pire...

Mais quelques minutes après, un nouveau texto est arrivé, me demandant de tes nouvelles. Alors j'ai rallumé mon ordinateur.

La vidéo, passée au ralenti, montre bien le moment exact où le train a quitté les rails pour aller percuter le mur, dans cette courbe qui...

À ma tante non plus je n'ai pas tout dit. Parce que le début de mon rêve, il n'était pas très... Bon, je ne vais pas tourner autour du pot. Mon rêve, il commençait comme ça : je faisais l'amour avec Léa quand, d'un seul coup, on découvrait que quelqu'un était planqué dans un coin et nous matait en riant. Et ce rire, on le reconnaissait tout de suite, parce que c'était le tien. Léa entraînait dans une colère énorme, gueulait qu'on ne pouvait jamais être tranquilles tous les deux, avant de partir en courant, toute nue vers la rivière... Quelques instants plus tard, c'est toi qui te noyais sous nos yeux.

Après ce rêve, je me suis senti vraiment mal. J'ai compris que ça n'était plus possible... Qu'il fallait que je te dise la vérité, pour Léa. Parce que la vérité... C'est peut-être pas si compliqué que ça à dire, mais... si, en fait, c'est hyper

compliqué à te dire. Je ne t'avais jamais menti, avant Léa. Et après, c'était trop tard pour avouer que j'avais tout inventé. T'aimais trop quand je te racontais Léa et moi, t'en redemandais. Comment tu voulais que je fasse marche arrière ? Mais ça a commencé à me peser. Et ce rêve a été une espèce de déclic, un signal...

Ce que je voulais te dire, c'est que... Je n'ai jamais fait l'amour avec Léa. Et Léa n'a jamais fait l'amour avec personne. Voilà. C'est tout. C'est con. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, pourquoi je t'ai menti comme ça. Maintenant c'est trop tard, et puis c'est vraiment dérisoire et ridicule, si... Mais ça aurait changé quoi, si je te l'avais raconté ?

Parce qu'un jour, on fera l'amour pour de bon, Léa et moi, c'est sûr ! Ça, il faudra que tu le saches. Simplement, pour le moment, elle ne se sent pas prête. Enfin, elle dit oui, et tout de suite après elle dit non. Ça me rend dingue, parfois. La semaine dernière, je me suis énervé, je lui ai dit : Si tu veux pas qu'on couche ensemble, c'est mieux qu'on se quitte. Elle s'est énervée à son tour, elle a enlevé son t-shirt, son soutien-gorge, son pantalon et son slip. Je ne l'avais jamais vue complètement nue. Bon, j'ai déjà vu des pornos, hein... Mais quand c'est la fille que t'aimes qui fait ça, c'est plus pareil du tout. Tu peux... enfin, c'est pas du virtuel. Elle s'est plantée nue devant moi et m'a lancé : « Vas-y ! » C'était super violent. J'ai dit : « Non, on peut pas faire l'amour comme ça,

c'est pas de l'amour, ça. » Elle tremblait. Je l'ai prise dans mes bras, tout doucement. Et c'est moi qui me suis mis à chialer le premier. Après, on a pleuré tous les deux. Elle m'a dit qu'elle avait envie, mais qu'elle n'avait jamais couché avec un garçon, et qu'elle voulait attendre encore un peu. Je lui ai demandé pourquoi, mais elle ne m'a pas répondu. Elle veut attendre un peu, c'est tout. Et moi, je veux bien attendre un peu, parce que je l'aime, cette fille, et que moi aussi, j'ai la trouille, tu vois... Parce que le jour où elle sera prête, faudra que je le sois aussi... J'aurais tellement aimé en parler avec toi.

Ça me fout les boules quand j'y pense, parce que t'es peut-être mort, et j'ai pas eu assez de courage pour te le dire quand t'étais en vie, alors que c'était rien... Je m'en rends compte, que c'était rien. Enfin, c'était... juste la vie, la mienne. Un truc minuscule, mais super important.

Mais pourquoi on n'en profite pas mieux, de la vie ? Pourquoi on la gâche en conneries, en mensonges ? Tu peux me le dire, toi ? Maintenant ça me crève les yeux, et je me sens comme un con.

Les premiers témoignages des passagers du train accidenté viennent de nous parvenir...

J'entends un type, la voix enrouée. Il parle d'un groupe d'ados qui chahutaient en tête de train, et que c'était la raison pour laquelle il avait décidé de se rendre dans la voiture-bar, au milieu de la rame, pour être tranquille...

Je ferme les yeux et j'imagine qu'il donne des détails précis sur ces ados, surtout sur l'un d'entre eux, un grand baraqué qui rigolait très fort devant ses copains, en racontant des blagues pas très fines.

C'est n'importe quoi, ce qui me traverse l'esprit, n'importe quoi. Qui est capable de décrire ses voisins de train, un vendredi soir, quand on rentre chez soi après sa semaine de boulot ? Ce type n'a rien pu voir, et d'ailleurs il n'a rien vu du tout, il est simplement sonné d'être encore en vie, alors que...

Toi, Benjamin, tu ne vas jamais en voiture-bar. C'est trop cher et t'as toujours une bouteille d'eau dans ton sac, rapport au sport et à une bonne hydratation. C'est vrai que, question hydratation, t'en connais un rayon. Et pas que pour la flotte. Champion hors catégories dans les soirées beuveries. Parce que ça t'arrive, de temps en temps, le samedi soir, de picoler jusqu'à t'écrouler d'un coup. Et après, faut te ramener chez ta mère, sans qu'elle ne s'en rende compte. On doit s'y mettre à trois, avec Alexis et Sofian : tu pèses un âne mort quand t'es bourré.

Mais le lendemain, tu sonnes chez moi à huit heures du matin. Ma mère vient me chercher : « Lucas, Benjamin t'attend dans la cuisine ! » Tu me réveilles, t'es déjà en tenue de sport, tu sautilles comme un boxeur sur le carrelage en me disant : « T'es prêt ? On va faire un footing sur le sentier ? T'arrives ? »

Moi, j'ai bu dix fois moins que toi, et j'ai pourtant l'impression d'ouvrir les yeux dans un champ de coton à géométrie variable... J'enfile un short, sans un mot, et je te rejoins. Quand on a bien couru (à petite foulée sinon je n'arrive pas à te suivre), on s'arrête dans un coin, on se laisse tomber dans l'herbe ou sur un banc, et on parle de cul, de filles, de films, et de ton restau...

Pourtant, le dimanche soir, quand tu reprends le train pour à Nantes, j'ai l'impression que le week-end a passé trop vite et qu'on n'a rien eu le temps de se dire.

Le ministre des transports annonce l'ouverture d'une enquête afin de faire la lumière sur ce dramatique accident qui pourrait, selon les premiers constats, être imputable à une vitesse excessive.

Benjamin, faut qu'on arrête ce film à la con, que tout ça, ça s'arrête, qu'on revienne à la vie.

Ma tante a raison. Tu vas téléphoner et ce cauchemar va s'arrêter d'un coup, aussi brutalement qu'il est arrivé. Et moi, je te jure que je vais me lâcher et t'engueuler : « Tu pouvais pas appeler plus tôt ? Tu te fous de moi, Benjamin ! J'ai cru que t'étais mort, moi, j'ai cru que t'étais mort... »

Je serai hors de moi, et je te gueulerai dessus de plus en plus fort. Toi, tu comprendras pas, et ça m'énervera encore plus. Je te dirai : « Mais quoi ? Qu'est-ce que tu comprends pas ? Pourquoi je gueule comme ça, pourquoi je suis excité

comme ça ? Je t'ai vu mort... je t'ai vu... putain... Essaie de comprendre un peu, merde ! »

Peut-être même qu'on va s'engueuler, tous les deux. Et je crois que j'aimerais ça, qu'on s'engueule pour la première fois de notre vie, qu'on s'insulte, qu'on se dise qu'on se déteste, parce que c'est pas vrai, pas vrai, on est des potes pour la vie, depuis notre naissance jusqu'à notre mort...

Tu ne sais pas tout ce à quoi j'ai pensé, toutes les choses que je ne t'ai pas dites, les conneries, les mensonges... Enfin, pas des gros mensonges... des trucs sans importance. Des trucs importants aussi.

Tu répondais pas, et moi je croyais que t'étais mort, alors que... Putain, t'es vivant, et le reste on s'en fout. C'est tout ce qui compte, d'être vivant.

Mais t'appelles pas...

Alors, si t'appelles pas... il faudra s'habituer à ce silence, à ce froid, à tout ce temps qu'il me reste à vivre sans toi. Prendre la mesure du vide que tu laisses, comme une lumière qu'on aurait éteinte dans une pièce, d'un seul coup, et sans personne pour la rallumer. Cette obscurité-là, c'est tout ce qu'on ne verra pas ensemble, mon anniversaire dans un mois, l'ouverture de ton restaurant, ta clientèle...

S'habituer à ça...

Entourer ta mère et ton frère de nos bras... Ton père, quelque part, qui ne vient aux nouvelles qu'une fois tous les trois ans, sera là pour l'enterrement. Il se prendra la tête avec ta mère pour la cérémonie, et ça mettra encore un peu plus d'épines dans les cœurs à vif. Et nous, les copains, les copines, derrière ton cercueil, avec une photo de toi dessus. Peut-être celle où tu ris aux éclats en brandissant ta dernière médaille d'or au cross du département.

Jeter une poignée de terre, au cimetière, sur ton cercueil au fond d'un trou. Nous serrer les uns contre les autres, à nous dire que plus jamais... et se souvenir très fort de ton rire, pour ne pas s'effondrer.

J'ai éteint la télé. Je laisse le silence s'écraser de nouveau dans la pièce. Une chanson de David Bowie me revient en mémoire : *Tant que je pourrai sourire même d'un sourire forcé, je n'aurai pas peur...*

La tête entre mes mains, je me mets à pleurer tout doucement.

D'accord, je t'ai peut-être menti pour Léa, mais ce n'est pas le plus important. Je ne le comprends que maintenant. Je me suis menti à moi-même, aussi. Parce que t'étais pas juste un pote, pour moi, Benjamin. T'étais un ami. T'étais mon ami. Le seul ami que j'ai eu dans ma vie, et je ne te l'ai jamais dit.

Et la vie, je la trouve dégueulasse si je dois la vivre sans toi, si je dois désormais faire avec ton absence. Une absence injustifiée... Sans aucun mot d'excuse. Tu vois, un ami, je pensais que ça ne pouvait jamais apporter autant de peine, et voilà que je m'aperçois que si... Merde... Benjamin.

Encore un texto qui arrive. Je sursaute. Les battements de mon cœur s'accélèrent, une fois de plus. Je m'essuie les yeux d'un revers de la main.

Je regarde l'écran de mon téléphone.

J'y crois pas. J'y crois pas...

Je cligne des yeux. Les rouvre.

« Désolé de prévenir si tard, problème de téléphone. Je ne rentrerai pas ce soir. C'est Lilou. Suis amoureux. Elle aussi. On reste à Nantes. Bise aux copains. Amuse-toi bien ce week-end ! Suis trop content. Te raconterai. Benjamin. »

Quelques secondes de stupeur.

Je repense à ce que disait ma tante. J'appelle Léa, Alexis, Sofian et les autres. La nouvelle se propage comme une traînée de poudre.

Et comme s'il ne s'était rien passé... Oui, c'est ça... comme s'il ne s'était rien passé... Il est vingt heures trente et le week-end commence.

Sans toi.

*Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq*

